

YEGG

GRATUIT

LE FÉMININ RENNAIS

NOUVELLE GÉNÉRATION

Léna et Lucie
UN NID DE **CONVIVIALITÉ**

DÉCRYPTAGE
EN TOUTE
SÉCURITÉ

CULTURE

Brillante
déroute
féminine

focus sur

ART DE LA DANSE

**ANIMÉES PAR
LE MOUVEMENT**





Celles qui

enchangent le fast good

Elles ont enchanté tout un quartier et fait de leur petit restau une institution en 18 mois à peine. Leur terrasse, perchée sur la dalle de la rue Jules Simon, ne désemplit pas dès les premiers rayons du soleil venus. L'hiver, on se love dans la jolie salle, à la déco épurée et chaleureuse, aux murs ornés de gros nuages tendres. Chaque détail est soigné, les enfants choyés et les gourmets gâtés. On vient chez Léna et Lucie, à la Kitchenette, déguster des assiettes savamment pensées et concoctées, des desserts aussi beaux que bons, des brunchs savoureux et originaux le dimanche... Même le petit café prend ici une autre dimension, servi avec son morceau de cookie maison hyper bon. Dégourdis et joyeuses, attentives et fines, drôles et sympas, Léna et Lucie ont définitivement illuminé cette petite esplanade. Le pétillant duo doit sa réussite à l'amitié qui le soude, à sa complémentarité et à son amour pour le bien manger. « *Nous avons des valeurs communes : les produits frais, de saison et locaux, le fait maison, le petit lieu cosy comme à la maison où l'on peut manger sans se prendre la tête, et l'envie de proposer une carte sucrée conséquente* », racontent-elles. Pourtant, à l'origine du projet, lancé au printemps 2013 et concrétisé par l'ouverture de la Kitchenette en décembre, l'idée était un peu différente : « *On avait prévu de faire la majorité de notre chiffre sur le « à emporter ». On voulait vendre au comptoir, avec un salade bar, mais ça ne s'est pas déroulé ainsi. Les gens se sont assis et ont attendu que l'on vienne prendre leur commande !* », sourient elles. Vives et

réactives, Léna et Lucie ont rebondi en une semaine, acheté des bons de commande et revu carte et organisation. « *Les clients veulent manger là, ils se sentent bien, ils trouvent ça beau, et nous maintenant on adore ça !* », ponctue le duo. Si du côté de la clientèle la fidélité a rapidement été de mise, leurs voisins commerçants les ont adoptés en quelques jours, « *On a des relations géniales avec tous. On est bien là. Il y a une vraie petite vie de quartier, on connaît les enfants de chacun, on a l'impression d'être là depuis 10 ans !* », confie Léna, la finistérienne de Penmarch qui se destinait à travailler dans le marketing alimentaire. L'organisation initialement prévue devait la voir plus en cuisine, elle court finalement partout, aux courses tous les matins chez leurs différents fournisseurs, en salle et en terrasse le reste du temps. Son acolyte Lucie, bretonne d'adoption, forte de son CAP en pâtisserie - obtenu après une licence d'arts du spectacle et un DUT gestion des entreprises - est plus souvent aux fourneaux, à la confection de délicieux gâteaux et de savoureux mets élaborés avec les légumes de Jean-Paul et Vincent Bocel de Pacé, la viande de Chez Coco, les fromages et crèmes de Beillevaire, la farine de sarrasin du Moulin de la Charbonnière à Betton, le chocolat de chez Valrhona, le jus de pomme de chez Kerné à Ploudreuzic et de chez Coat Albret à Bédée...etc. Aujourd'hui, Léna et Lucie sont heureuses et ont même réussi à se dégager un peu de temps, un dimanche et un mardi sur deux, à tour de rôle. Elles ont en outre des projets plein la tête pour leur Kitchenette.

■ MORGANE SOULARUE



Vogalonga

TOUTES ENSEMBLE

À VENISE !



Aidez les
Roz'Eskell à payer
CONTRE LE CANCER DU SEIN.
Pour réaliser leur rêve,

*Faites un
don*

ENTRAIDE • ACTIVITÉ SPORTIVE • SOLIDARITÉ • COLLECTIF • ÉNERGIE

Pour nous contacter :

www.cap-ouest.org // capouestrennes@gmail.com



www.facebook.com/rozeskell



La danse, essence de la vie. Elle rythme notre existence et nous permet de ressentir notre corps. Tout comme notre corps nous permet d'exprimer nos émotions, dès lors qu'il s'emballa, s'enflamme, se prélassa, se déhancha, sautilla, virevolta, tournicota et autres verbes liés au mouvement et au sentiment.

En France, on ne nous prête pas la culture de la danse. Chez nous, c'est le pied qui tapote délicatement le sol, la main qui bat la mesure discrètement, la tête qui bougeotte, les fesses qui se balancent, l'accompagnement physique de la musique. Petit à petit, la frénésie s'installe et saisit nos membres. Pourquoi ? Parce que c'est à la fois universel et personnel, intime et fédérateur. Pas besoin d'en connaître les rouages, nous composons notre propre langage corporel guidé au fil des émotions, des notes, des rythmes mais aussi des chemins que l'on emprunte, des difficultés que l'on rencontre, que l'on surmonte, des obstacles sur lesquels on bute et à cause desquels on se casse la gueule, ou encore des moments de joie, de bonheur, d'épanouissement. Mais la danse, c'est aussi la rencontre entre les cultures, les traditions, les rites, les sociétés et finalement des individus. Une source d'enrichissement inépuisable.

Quand on n'a rien à dire, on nous conseille souvent de nous taire. Brisons les carcans du silence et de la solitude, et dansons ! Prenons place dans la ronde, chapeaux ronds vissés sur la tête ou non. Une ronde intergénérationnelle et interculturelle, dans laquelle l'égalité se gagne dans la différence.



LIBÉRER LA FIGURE FÉMININE

« Et vivre était sublime », une ode à la vie, à l'amour, au sexe, aux femmes et aux hommes. C'est ce que propose le duo des « garçons manqués » dans cette lecture musicale présentée lors du festival Mythos, à Rennes, un vendredi soir d'avril. Le 10 précisément. Un duo qui réunit l'écrivain Nicolas Rey et le musicien Mathieu Saikaly, au centre d'un auditoire disposé en cercle autour de ces deux hybrides. Tout de suite, un coup de cœur. Une évidence foudroyante. D'un côté, Nicolas Rey, qui lit des textes d'Albert Cohen, de Céline ou encore de Boris Vian, avec une voix unique, tremblotante, chargée de ses histoires à lui qui a souvent été piqué à vif. D'un autre, Mathieu Saikaly, qui gratte délicatement les cordes de sa guitare et interprète les chansons de Bob Dylan, des Stones ou encore de Johnny Cash, avec une voix douce, teintée de folk et bercée de sa candide jeunesse. Les textes dévoilent des figures féminines fantasmées et fantasmantes, empreintes de réalisme. La pureté romantique emboîte le pas à la description très crue de la rencontre, du sentiment amoureux et de la relation sexuelle, sans occulter l'angoisse ressentie par un homme avant de s'abandonner aux plaisirs de la chair. La vision de la Femme, sortie de la plume d'auteurs masculins et déclamée par les bouches fragiles de deux hypersensibles bien assumés, est belle, libératrice et moderne.

| MARINE COMBE

HOMMES & FEMMES



L'ÉGALITÉ À LA TÉLÉVISION FRANÇAISE ?

La course à la présidence de France Télévisions par le CSA – Conseil Supérieur de l'Audiovisuel – a agité les chaînes de télé et les médias. Mi-avril, le collectif de femmes journalistes « Prenons la Une », visant à lutter contre le sexisme dans les médias, a adressé une lettre ouverte aux candidat-e-s, les interpellant sur le faible chiffre d'expertes invitées sur les plateaux télé (- de 20%). Rappelant aussi l'engagement du groupe des chaînes publiques lors de l'événement « En avant toutes », en mars 2014 : atteindre 30% d'expertes dans les émissions d'information (le directeur de l'information parlait même de 35% d'ici fin 2015). Et l'enthousiasme s'en est allé, visiblement, puisqu'aucune communication, ni rapport public, n'ont ensuite été faits sur d'éventuels chiffres prouvant une évolution positive dans ce domaine. Le collectif saisit alors le ou la future président-e, soulignant qu'il en est de son rôle de mettre l'égalité sur la table et, surtout, sur les plateaux. De toute urgence. Tout comme « Prenons la Une », nous nous mobilisons contre les stéréotypes, pour l'égalité des sexes et pour une juste représentation des femmes dans les médias. Ceci est donc un coup de gueule préventif... Une bonne chose alors que la future présidente - qui prendra ses fonctions le 22 août 2015 - Delphine Ernotte-Cunci se définit comme une militante de l'égalité professionnelle !

| MARINE COMBE

- La tête aux fourneaux - p.2
- Représentations féminines - p.6
- Contre la détresse - p.8
- La politique en bref - p.9
- Infanticide, le tabou - p.10
- Danses sociales - p.12
- Mise en déroute - p.22
- La culture en bref - p.24
- Du classique, version noise - p.25
- Verdict - p.26
- Dans le frigo de - p.27
- YEGG & the city - p.28

MARINE COMBE | RÉDACTRICE EN CHEF, DIRECTRICE DE PUBLICATION | marine.combe@yeggmag.fr
 CÉLIAN RAMIS | PHOTOGRAPHE, DIRECTEUR ARTISTIQUE | celian.ramis@yeggmag.fr
 MORGANE SOULARUE | JOURNALISTE | morgane.soularue@yeggmag.fr
 LAURA LAMASSOURRE | JOURNALISTE | laura.lamassourre@yeggmag.fr
 MANON DENIAU | JOURNALISTE | manon.deniau@yeggmag.fr
 CLARA HÉBERT | GRAPHISTE - ILLUSTRATRICE
 PHOTO DE UNE | CÉLIAN RAMIS - LAÏNA FISCHBECK AU TRIANGLE

PREMIER REFUGE BRETON



Depuis novembre 2014, une quinzaine de bénévoles s'active pour créer l'antenne rennaise du Refuge, association prenant en charge les personnes homosexuelles et trans rejetées par leurs familles. Encore au stade embryonnaire, le projet se lancera officiellement début octobre 2015.

« En 2013, deux patrons de bar sont venus au CGLBT (Centre gay lesbien bi trans, ndlr) de Rennes car ils ont constaté que des jeunes, en rupture familiale à cause de leur orientation sexuelle ou d'identité de genre, n'avaient nulle part où aller lors de la fermeture », se rappelle Etienne, le meneur du projet. Monter une structure qui recueille les personnes homosexuelles et trans en détresse devient nécessaire.

Après un an de flottement, Étienne relance l'idée en septembre 2014. Pierre Meunier, vice-président du CGLBT, le rejoint dans le projet. Une équipe de bénévoles mixte se forme. Depuis novembre, elle se réunit une fois par semaine dans les locaux du Centre. Néanmoins, il n'existe aucun lien entre les deux : « L'association prête uniquement la salle et soutient le projet car cela fait partie d'une de nos luttes. Pierre s'y est investi à titre personnel », met au clair Selene, la secrétaire du CGLBT.

L'objectif de la future antenne : permettre aux jeunes d'obtenir une solution d'urgence dans des hôtels lorsqu'ils sont mis à la rue. Mi-avril, les bénévoles ont finalisé le « pré-projet » qui avait pour but de déterminer les potentiels financeurs. « Nous

ne pouvons donner aucun nom car nous n'avons pas d'existence juridique. Cela s'élèverait à un tiers de financement public et deux tiers de privé », détaille Pierre Meunier. La prochaine étape sera plus concrète : de mai à août, ils constitueront les équipes, feront signer les contrats et continueront à former les bénévoles.

Le groupe voit grand. À terme, il souhaite que l'antenne évolue en délégation régionale. La différence ? Un local et la possibilité d'offrir des places dans des logements. Pour l'instant, plusieurs quartiers ont été repérés pour accueillir ce lieu mis à disposition des bénéficiaires, qui souhaiteront obtenir de l'aide de spécialistes du secteur social et psychiatrique pour se reconstruire. Pour cela, l'équipe s'entoure de partenaires locaux : « On se nourrit les uns les autres », sourit Maëllig, l'une des bénévoles de la première heure avec Emma.

Cette ambition est motivée. « Il faut répondre aux besoins à l'échelle locale ainsi que dans les zones rurales et en dehors de la Bretagne administrative », estime Etienne. L'antenne de Rennes n'est qu'une première étape dans le Grand Ouest.

MANON DENIAU

bref

MARCHER FIÈREMENT

Le mot d'ordre de la Marche des fiertés de Rennes 2015 vient d'être dévoilé : Amours, sexualités, genre et filiation. Le monde change, et vous ? Une Manifestation citoyenne, festive et militante qui se déroulera le 6 juin, et partira à 14h de l'esplanade Charles de Gaulle, sur laquelle se trouvera le Village associatif. Le soir, aura lieu la célèbre Noz Pride à l'étage du Liberté, de 23h à 4h. Le CGLBT recherche actuellement des bénévoles.

bref

sur la toile

chiffre du mois

22/05

une journée d'études est organisée à Rennes 2, à partir de 9h, autour du thème : Radicalisation des croyances et crimes au nom de l'idéal.

chiffre du mois

le tweet du mois

Le milieu universitaire qui ferme les yeux sur le harcèlement et les agressions sexuelles, c'est aussi #plutotsympa

SolidairesEtudiantEs @solidairesetudiant / 16-04-2015

bref

L'INSOUMISE

Lydie Salvaire, lauréate du Prix Goncourt 2014, sera l'invitée du groupe de recherches « Position féminine et clinique contemporaine » le 21 mai dans l'amphi Descartes situé sur le campus Villejean. Il sera question, lors de cette conférence-débat animée par Emmanuelle Borgnis-Desbordes, d'insoumission, puisque tel est le maître mot du dernier livre de l'écrivaine *Pas pleurer* sur fond de guerre civile espagnole, mais pas seulement.

bref

sur la toile

L'ACTU FÉMININE EST À SUIVRE SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX !

@Yeggmag

sur



Yegg Mag Rennes

sur



LYASMINE KESSACI

DOCTEURE EN PSYCHOPATHOLOGIE,
PSYCHOLOGUE CLINICIENNE
ET PSYCHOTHÉRAPEUTE.

Enseignante à Rennes 2, elle exerce en établissements spécialisés et consulte en libéral. Elle a publié le 24 avril *De la maltraitance infantile à l'infanticide, la mère, l'enfant, le ravage*, aux Presses Universitaires de Rennes, un ouvrage issu de sa thèse de doctorat « On tue un enfant ».

Quels sont les points de départ de votre livre ?

Le fait de « conservation du corps » lorsqu'une femme commet un néonaticide m'a interpellé. Le filigrane de mon travail a été l'objet enfant dans la psyché et le fantasme de vouloir être mère. En effet, le sujet ouvre tout un champ de la psychopathologie quant au statut de l'enfant, au désir d'enfant, à la pression de la société sur les femmes et le conflit féminité-maternité, car contrairement à ce que l'on pense, la maternité n'est pas l'aboutissement de la femme, ce n'est ni naturel ni une évidence. Les ressorts du « vouloir un enfant » sont complexes et les pathologies sourdes nous le prouvent : le baby blues, la décompression puerpérale...etc. Je me suis donc intéressée à cette clinique du contemporain, clinique de l'extrême, qui permet de mettre en lumière des choses voilées sur la difficulté de la maternité.

Que dévoile cette clinique de l'extrême ?

L'une des portes d'entrée de mon étude est « qu'est-ce que la maternité ? ». C'est un symptôme parfois. Le néonaticide est un symptôme. Je ne suis ni dans la condamnation ni dans la morale, mais dans la tentative de compréhension du processus. Le néonaticide m'a permis de saisir à rebours toute la complexité autour du féminin, de la maternité, du désir d'enfant. Pour éclairer le sujet, j'ai théorisé au final que cela montre, peut-être, que tuer un enfant est ce qu'il y a de plus archaïque au fond de chacun. Car le rapport à l'enfant est compliqué. En outre, il est la dernière icône sacrée de notre monde et son statut a tellement évolué, on est dans l'ère de l'enfant roi ! Enfin, il y a une attente inconsciente de la femme, elle adresse quelque chose à l'autre, comme un appel à l'aide. Il y a une nécessité subjective de l'intervention de l'autre.

Qui sont ces femmes ? Ont-elles des traits communs ?

D'un point de vue psychopathologique oui, elles sont toutes psychotiques. La maternité étant quelque chose de complexe, le fantasme d'idéalisation de l'enfant perturbe quand il naît. Être mère et femme sont deux positions subjectives différentes, ce ne sont pas les mêmes statuts et il est difficile de gérer les deux, qui entrent en conflit. Certaines se débrouillent avec cela. D'autres non. Dans la psyché maternelle, il y a saturation, mouvement d'agressivité envers l'autre, là la situation est complexe, et on met à distance cet objet insupportable. Au moment du passage à l'acte, c'est le trou noir, elles ne savent pas ce qu'elles font, elles s'absentent d'elles-mêmes, elles sortent d'elles-mêmes. Souvent elles disent que « la prison les a sauvées », ou « dans ma tête y'a de l'air ».

| MORGANE SOULARUE



© CÉLIAN RAMIS

TIGRE

Tournoi International Gay & lesbien de Rennes

ÉDITION **2015**

Du
19
au
21
juin

TOURNOI SPORTIF LGBT DE RENNES
Badminton • Volleyball • Rallye urbain

Inscriptions & informations : www.tigre-rennes.fr



DANSEZ SINON

NOUS SOMMES PERDUS!

Cette phrase de Pina Bausch, danseuse et chorégraphe allemande, grande figure de la danse contemporaine, résonne en tout un chacun. « Dansez, sinon nous sommes perdus », comme une nécessité, une urgence, un besoin... Pourquoi ? Certainement parce que la danse se passe de parole. Chaque corps en mouvement est alors invité à inventer son propre langage, sa propre manière de s'exprimer et surtout à prendre conscience de cette enveloppe charnelle et osseuse et des possibilités offertes par cette dernière. Il est ainsi évident que cet art s'impose comme tisseur de lien social, levier d'insertion et créateur d'ouverture sur la société. Au croisement des genres et des cultures, la danse nous a transporté ce mois-ci dans une valse enivrante et bienveillante, libératrice, et parfois réparatrice de corps et esprits meurtris par les épreuves de la vie.

FEMMES EN MOUVEMENT

UN ART SOCIAL



Mireille Akaba et Gladys Tchumo de la compagnie Poo-Lek, en résidence au Triangle.

Les danses en couple, avec ou sans échange de partenaire, répondent à l'appellation de danses sociales, dites aussi danses de société. Un terme qui interpelle. À partir de là, la réflexion est lancée : la pratique de la danse serait un art social, levier d'insertion et créateur de lien entre les individus.

Dimanche 3 mai, de timides rayons de soleil percent les nuages flottant au dessus de la capitale bretonne. Cet après-midi là, l'ancien Champs de Mars est devenu l'esplanade dansante des pratiques amateurs, entremêlées aux performances professionnelles. Fous de danse, manifestation initiée par le Musée de la danse (lire encadré p.19), a réussi son coup d'une main de maître, réunissant des milliers de Rennais-es au cœur d'une piste de danse éphémère et fédératrice. Quel attrait pour cette pratique artistique ? Quelles actions

développer pour maintenir et susciter du lien et de l'échange entre les populations ?

PRENDRE CONSCIENCE DE SON CORPS

« Ces ateliers permettent d'avoir conscience de son corps, de reprendre confiance en soi, de rencontrer des gens, d'être plus à l'aise dans la relation avec les autres. », explique Sandra, entourée de Lucie et Ségolène, et rapidement rejointe par Stéphanie qui apprécie également de travail-

ler « sur les sensations que l'on peut ressentir dans son corps alors que l'on avait pu se mettre en pilote automatique... » Ces ateliers, ce sont ceux proposés par l'association Danse à tous les étages – implantée à Rennes et à Brest - dans le cadre du programme Les Créatives (existant aussi à Brest, Morlaix et Guichen) à destination des femmes éloignées de l'emploi. Ce matin du 9 avril, elles arrivent au compte goutte au Garage, prêtes à travailler sur le spectacle « Temps de pose » qu'elles dévoileront au public le 19 mai, au Triangle. Deux fois par semaine, depuis mars, elles se réunissent et à travers les techniques artistiques de la danse contemporaine, enseignées par la chorégraphe Anne-Karine Lescop – en binôme avec le photographe Richard Louvet - pour cette 11e édition, composent des enchaînements nourris par leurs émotions, leurs envies et leurs motivations diverses.

Au fil de cette expérience, elles prennent conscience de leurs capacités à créer un projet et à le faire aboutir. Des bienfaits constatés dans deux études sociologiques, réalisées en 2011 et

2013 par Véronique Vasseur. « La notion d'engagement est importante. Participer permet de se dire que l'on est capables, de prendre confiance en nos capacités. Cela nous remobilise autour d'un projet, c'est très intéressant », concède volontairement Lucie. Engagement et remobilisation, deux termes qui reviennent souvent dans la bouche de Malika Teneur, coordinatrice 35 au sein de Danse à tous les étages : « Les Créatives, c'est une étape pour continuer leurs parcours, un tremplin. Il y en a qui abandonnent, ce n'était pas le bon moment... » Des femmes de différents âges, milieux sociaux, avec des histoires diverses, accompagnées et orientées vers ces ateliers par des structures partenaires de l'association, que ce soit Pôle emploi, Fil Rouge, le CIDFF, le CCAS, ou encore le CDAS, pour n'en citer que quelques uns. En amont, des réunions d'informations sont organisées, et tout au long de l'expérience, les participantes sont régulièrement amenées à s'entretenir avec les référents socio-professionnels.

Mettre la danse contemporaine au cœur d'un tel accompagnement n'est pas un hasard. Une re-

DÉVELOPPER

LA PROXIMITÉ UNIVERSELLE

« On peut être un lieu culturel et de proximité, on peut associer les deux sans dire un gros mot », explique Marion Deniaud, chargée de l'action culturelle au Triangle. L'actuelle Cité de la danse n'a pas toujours été une évidence, implantée au milieu des années 80 dans le quartier du Blosne, à Rennes, sans volonté première d'être dédiée à la danse mais plus largement à la création artistique. Si la danse contemporaine s'impose aujourd'hui comme prépondérante sur les planches du Triangle, on assiste au développement des danses urbaines et danses du monde, principalement. Parfois dans une seule et même proposition, symbole d'envie de mélanges et de croisements. « Nous insistons depuis 3 ans, dans la programmation, sur les termes d'échange, de rencontre et de partage. », souligne le directeur, Charles-Edouard Fichet. Marion Deniaud parle de service public : « On travaille dans cet esprit-là. Nous devons être à l'écoute et en phase avec le territoire. » Un discours qui se traduit par des actions culturelles portées avec

et en direction des habitant-e-s, au Triangle ou sur le terrain, en partenariat avec les centres sociaux, les écoles, les institutions, les structures culturelles, les maisons de quartier, etc. « Avec toujours la matière de départ : l'artistique. Ici, on crée, on fabrique de l'art, on affirme des œuvres, c'est à partir de cela que l'on échange et partage. », précise le directeur. Les multiples propositions sont pensées pour permettre ces rencontres entre habitant-e-s et artistes (Carnaval de quartier, fête des voisins, repas chez l'habitant, Agitation...). Il est important de susciter les échanges, de développer une proximité universelle. Le cas ce mois-ci avec la résidence de Mireille Akaba et Gladys Tchumo, danseuses camerounaises créatrices de *Plus femme que femme*, au Triangle le 28 mai, qui proposeront des stages, un flash-mob, des formes courtes hors les murs et une conférence autour des conditions des femmes, à partir de leur culture et leur art. Une manière d'offrir aux Rennais-es une ouverture internationale à deux pas de chez soi.

construction personnelle est engagée, basée sur un ressenti interne et intime, délayée dans un langage collectif et commun. Les participantes, dubitatives au départ, parlent maintenant de « liberté », de « relâchement », de « moments d'échange ». Et apprécient l'exigence requise. Concentration, rigueur et dépassement de soi transparaissent lors de cette matinée de travail. Les danseuses avancent et reculent lentement, passant de la pénombre à la lumière, du regard fuyant au regard déterminé. Elles dévoilent des figures travaillées, en constante évolution, montant en intensité. « *Le regard, il est où ? La pose, il faut la montrer... Tu poses pour un peintre, il y a une relation à l'autre ! Voilà, c'est bien, très bien.* », commente Anne-Karine Lescop. Alice, à l'entrée remarquée pour son retard, s'agace de ne pas réussir à entreprendre ce qu'elle voudrait. Soutenue par une autre danseuse, elle poursuit néanmoins l'exercice. « *Il faut qu'elles apprennent à concilier les ateliers à la vie quotidienne, à être à l'heure, rigoureuses, à s'investir* », détaille Malika Teneur.

L'AFFIRMATION DE SOI

Même discours du côté de Portraits en mouvement,

autre initiative de Danse à tous les étages. Des ateliers proposés de novembre à fin mai – représentation en juin – à Brest et à Rennes, à destination des 16-25 ans en situation de décrochage scolaire ou professionnel, toujours en partenariat avec des structures socio-professionnelles, telles que la Mission locale, la Mission d'insertion des jeunes de l'enseignement catholique de Rennes, l'Afpa, etc. Un jeudi après-midi d'avril, 4 jeunes s'entraînent à la MJC Bréquigny avec le chorégraphe Fadil Kasri, co-fondateur en 2004 de la compagnie lorientaise Eskemm (échange en breton), qui réunit danse contemporaine et hip-hop. « *Avec Karine Le Bris, on développe nos créations autour des échanges. Nous avons intégré la langue des signes aussi... Et nous travaillons quasiment toujours auprès de publics amateurs.* », explique ce Rennais d'origine qui a découvert le hip-hop à la télé en 1983. Alors âgé de 14 ans, il suit les 42 leçons données par l'animateur Sidney. Il avait déjà eu un attrait pour la danse, sept ans auparavant avec la série *Fame* : « *Il y avait des mecs qui dansaient et des gens de couleur ! C'était fou. J'ai voulu faire de la danse jazz mais je ne m'y suis pas retrouvé.* » À cette époque, il fait des détours dans le quartier

du Blosson pour ne pas être vu par ses copains, qui eux font du foot. Un autre déclic aura lieu au lycée, il reprend le jazz, arrête à nouveau, lance un trio avec deux garçons et monte sur la scène du Triangle et de là commencera à y donner des leçons. Il oscillera ensuite entre son activité d'animateur, des stages de hip-hop, des groupes qu'il monte, des périodes sans danser, avant de décider en 1999 de se consacrer à la pratique artistique et de se sentir enfin légitime et reconnu.

« *En dansant, on s'affirme. Et le hip-hop a la particularité d'être très accessible, il y a très vite des publics et des corps différents. Quand je danse, je ne peux pas tricher. Quand j'ai décidé d'en faire mon métier, j'ai eu comme l'impression de renaître* », confie-t-il. S'affirmer, se sentir libre et à l'aise dans son corps... Voilà ce qu'il veut transmettre aux jeunes dans cet atelier. Avec la langue des signes, il opte pour une approche ludique des gestes et des mouvements. Une manière de démocratiser la danse « *qui n'est pas uniquement spectaculaire pour le hip-hop ou élitiste pour la danse contemporaine* ». Mélange de genres et de styles, accélération ou décélération des enchaînements, la palette d'outils de Fadil Kasri est large. Et le groupe touche de plus en plus à son but avec des danseurs amateurs dont les bustes et mentons se relèvent, dont les langages corporels se personnalisent, s'affinent et se développent et dont les corps se libèrent, malgré quelques réticences passagères ou quelques tensions du quotidien. « *Les voir s'affirmer, c'est fort. Dans ce que l'on construit ensemble, il y a une marche commune, des valeurs du vivre ensemble, des identités individuelles, et tout les relie à la fin.* », s'émeut le chorégraphe, qui n'hésite pas à les encourager et féliciter ; chose qui n'est pas sans impact sur eux, décontenancés par les compliments et la confiance accordée.

VERS LA DÉMOCRATISATION

Laina Fischbeck, américaine de Philadelphie, fille de parents danseurs et fondateurs d'une compagnie en Allemagne, puis aux Etats-Unis, a toujours baigné dans la danse. « *Ma mère a dansé jusqu'à 7 mois de grossesse quand elle était enceinte de moi. J'ai dansé avant de naître* », plaisante-t-elle. Elle apprend la danse à 4 ans, pratique cet art « *à l'école publique, au milieu du ghetto* », vit dans le théâtre avec la troupe et entre dans la compagnie de son père, avant de venir s'installer en France. Aujourd'hui, la danseuse et chorégraphe réunit



© CÉLIAN RAMIS
Marie Houdin, chorégraphe de la compagnie Engrenage.

au sein de sa danse expérimentale, dans la compagnie qu'elle a lancée en 2003 à l'Élaboratoire – D.E.A.D Company (Driving Evolutionary artistic dimensions) - le butô, le condomblé, la capoeira, la danse jazz, le yoga mais aussi la musique, la vidéo, le théâtre d'objets... « *J'ai toujours pensé que la danse et la musique allaient sauver le monde. C'est la plus vieille langue universelle !* », lance-t-elle. La danse est vitale et accessible, physique et spirituelle, outils d'expression inépuisable et inébranlable, langue unique et comprise de tous : « *C'est très riche, plein d'échange entre les disciplines, de liberté. C'est pour ça que je n'aime pas la catégorie 'Danse contemporaine', ça fait chiant, pas accessible. Trop dans la tête, le conceptuel, alors qu'il s'agit de l'expression du corps. Ça libère les gens, ça sort de la tête justement vers une sorte de transe.* »

Plus qu'une pratique artistique, elle s'en saisit comme un mode de vie. Une vie en communauté où tout est une histoire de rencontres et de partage, dont l'origine est la danse. Sa prochaine création, *Shadows of light*, visible le 8 mai au festival de l'Élabo, réunit ainsi la danse, la musique et la sculpture. Une manière de sans cesse enri-

FACILITER LA CRÉATION CONTEMPORAINE

En 1997, un constat est fait lors des Assises de la culture de Rennes : en Bretagne, aucun lieu ne serait dédié à la création artistique pour la danse contemporaine. Trois structures décident alors d'avoir un endroit à Rennes, en collaboration avec la Ville : le Collectif Danse Rennes Métropole (CDRM), le Centre Chorégraphique National de Rennes, renommé Musée de la danse, et Aéroport International. L'impulsion est d'abord venue des artistes, un point sur lequel insiste Morgane Rey, fondatrice d'Erébé Kouliballets, l'une des neuf compagnies faisant partie du Collectif. En 2008, un ancien garage est rénové. Inauguré l'année suivante, le Garage, d'où il tire son nom, abrite les locaux du Collectif Danse Rennes Métropole et du Musée de la danse, Aéroport International s'étant séparé avant l'ouverture officielle. Les deux structures sont très différentes : le Collectif est une association subventionnée par la Ville et la Région tandis que le

Musée de la danse est subventionné par l'État. Pour autant, leur mission est commune : faciliter la création artistique, dans le cadre d'un accompagnement professionnel, avec la mise à disposition de quatre studios. « *Les compagnies ont tout le temps besoin de lieux dans lesquels travailler, rappelle Morgane Rey. Le Garage est un lieu important pour la danse contemporaine et ce n'est jamais acquis. Cette danse a toujours besoin de défendre sa place.* » Les 29 et 30 avril, la Fabrique citoyenne, à l'initiative de la Ville de Rennes, organisait des cafés thématiques pour ses États généraux de la culture. L'occasion de parler de l'avenir du Garage. Les potentielles restrictions budgétaires inquiètent : « *C'est important que ce lieu persiste. Car, au Collectif, on accompagne aussi bien des compagnies toutes nouvelles que des vieux briscards qui tournent dans tous les continents.* »



© OÉLIAN RAMIS

Atelier Corps Sensibles, à l'initiative de Danse à tous les étages.

chir son langage corporel et scénique, mais aussi personnel. « Dans les danses à 2 par exemple, on apprend à écouter l'autre, donner, recevoir, lâcher prise, faire confiance. », précise Laina Fischbeck.

UN LANGAGE PERSONNALISÉ

Ce que décrit cette dernière est précisément ce qui a séduit Marie Houdin, chorégraphe de la compagnie Engrenage depuis 2004, orientée hip-hop funkstyle. Elle pratique la danse depuis ses 8 ans mais découvre le hip-hop à la fin du collège, à Laval. Elle se passionne pour son histoire, mais aussi celle de la diaspora africaine, pour les danses afro-américaines et les claquettes. Et continue encore aujourd'hui d'effectuer des recherches, « notamment sur les danses sociales de la Nouvelle-Orléans » Elle est immédiatement happée par l'énergie de la danse, sa spontanéité et surtout par son message : « Peu importe qui tu es, tu dois t'inventer. Ta place, si tu la veux, il faut te la créer. » Liberté, expression, rapport à la musique, croisement des danses, esprit festif, rites... Marie Houdin n'est pas avare d'arguments expliquant son épanouissement dans cet art dans lequel elle a inventé son propre langage. « Le spectacle est un prétexte pour les rencontres. Soul Train ou le Bal funk ont une visée pédagogique. Et dans le processus de création, notre démarche implique toujours des actions culturelles et de média-

tion. », souligne la chorégraphe. Ainsi, les écoles, les centres sociaux, les prisons, les maisons de quartier, etc. deviennent des laboratoires expérimentaux autour du déracinement et de l'identité, comme tel a été le cas avec la création de *Roots*. Chaque public, chaque individu, apporte son propre langage, sa propre manière de penser et donc de s'exprimer à travers le corps. Les cultures se mélangent, offrant des danses métissées, en évolution constante, et ainsi susceptibles d'être accessibles à tous. À 50 ans, la chorégraphe de la compagnie Erébé Kouliballets, Morgane Rey, croit toujours en la force et la résonance des rencontres humaines dans l'inspiration à la création. Que ce soit pour *Burkas Gurkkas* ou encore *Le solo d'amour*, des témoignages ont été recueillis auprès de plusieurs femmes faisant état de leur enfermement physique et mental pour le premier, et de leurs histoires d'amour pour le second. « Le lien à l'autre est très fort dans notre danse. Au sein de la compagnie, nous dansons toujours sans miroir. Cela oblige à être présent à soi, aux autres, aux sons... », explique la chorégraphe. Originnaire du Bénin, elle a souhaité développer, autour de la danse africaine, une écriture, un vocabulaire propre à sa compagnie, liant comédiens, musiciens et danseurs. « Nous faisons partis de l'éducation populaire, nous avons un rôle de citoyen à jouer. », conclut Morgane Rey, qui présentera sa

prochaine création *Notre terre qui êtes aux cieux*, autour des rites funéraires en Afrique, le 9 mai au Garage, à Rennes.

UN LIEN INDÉFECTIBLE

Partir du témoignage pour énoncer un message universel, s'emparer de son rôle d'artiste pour briser les tabous, décrire la société... C'est aussi la démarche de Mireille Akaba, musicienne et danseuse, et Gladys Tchuiimo, chorégraphe et fondatrice de la compagnie Poo-Lek. Nées au Cameroun, elles se rencontrent à Yaoundé, et décident de créer le spectacle *Plus femme que femme*, « pour faire prendre conscience aux femmes du pouvoir qu'elles ont, les amener à comprendre la place qu'elles ont », selon Gladys. En résidence au Triangle tout au long du mois de mai, elles auront l'occasion de partager avec les Rennais-es (lire encadré p.15). Elles ont pu rencontrer les participantes des Créatives : « Elles se sont beaucoup intéressées à la démarche de notre pièce mais aussi aux femmes que nous sommes, c'était un très bon échange. » Les liens se tissent au fur et à mesure, entre les professionnelles, les danseuses amateurs et le public, spectateur ou acteur. Emmanuelle Huynh, chorégraphe et fondatrice de la compagnie Mua, est à l'initiative de *Cribles*, pièce créée en 2009 sur le principe de la ronde. Elle adapte aujourd'hui cette création à Rennes, rebaptisée *Cribles Gold*, dans le cadre des ateliers Corps Sensibles – proposés par Danse à tous

les étages – à destination des personnes âgées, retraitées isolées, rencontrant des difficultés sociales. Un mardi après-midi, fin avril, de nouvelles têtes se présentent au Centre de prévention Agirc-Arrco pour expérimenter l'atelier, lancé au début du mois. La ronde dévoile ses vertus à mesure que le temps passe. L'ambiance est sérieuse, et se voit dynamisée par des instants de rigolade et d'échanges. Si certaines se font plus timides que d'autres, que l'une se plaint de douleurs chroniques aux jambes, tout le monde persévère dans l'exercice de ce cercle dans lequel l'écoute prime, dans lequel les contraintes s'expriment avec force et dans lequel chaque individu doit prendre sa place. « Il y a de la solidarité, du vivre ensemble et de l'écoute. On doit écouter nos corps, c'est ce qui se passe dans la danse contemporaine », commente Emmanuelle Huynh.

Invitée par une amie, Claudine vient pour la première fois. Sa motivation : la danse. « Je ne suis pas là pour écouter les malheurs des autres. », confie-t-elle avec grande franchise. Cette ancienne prof d'éducation physique, tout juste âgée de 60 ans, apprécie le côté « Bien vieillir » de l'atelier : « Cela transcende les émotions, et permet de développer la créativité. Et dans retraite, j'entends re-traite. Se traiter de manière différente, prendre soin de soi en dégageant les émotions par le mouvement. »

Un principe qui serait bon d'adapter sans attendre. Vraiment, on insiste : Dansez, sinon nous sommes perdus (Pina Bausch) ! ■

DANCE FLOTOUR

ÉPHÉMÈRE ET FÉDÉRATEUR

Lors du premier week-end de mai, le centre ville de Rennes est devenu le théâtre d'un élan commun autour de la danse, réunissant pratiques amateurs et pratiques participatives dans le cadre de Fous de danse, initié par le Musée de la danse. Samedi 2 mai, deux projets chorégraphiques interprétés par des amateurs rennais - dont l'œuvre de Dominique Bagouet, sur la musique des Doors, *Jours étranges*, brillamment repris par Catherine Legrand et Anne-Karine Lescop (jouée en mars 2013 au Triangle) avec 10 adolescent-e-s – étaient à (re)découvrir au TNB. Et le

lendemain, l'esplanade Charles de Gaulle s'est transformée en piste de danse éphémère et fédératrice. Le temps d'un après-midi et d'une soirée, les habitant-es du centre ville ont pu assister à des performances et démonstrations, mais aussi et surtout y prendre part, que ce soit dans l'échauffement pour tous de Boris Charmatz, lors du Soul train géant de la Compagnie Engrenage (qui organisait aussi des cercles de danses urbaines) ou d'un fest-Delz proposé par le pétillant Hamon Martin Quintet.

VÉRONIQUE DURUPT

L'art comme révélateur

Comédienne, metteure en scène, art-thérapeute et plasticienne, elle s'intéresse notamment dans son travail au rapport entre masculin et féminin. À travers les pratiques artistiques, elle développe, à Rennes, des pistes pour prendre conscience de soi, des autres et ainsi agir sur ce qui nous entoure.



© CÉLIAN RAMIS

YEGG : En 2013, vous avez monté, en tant que directrice artistique, le spectacle *Alternatives* avec 10 danseurs et danseuses amenés à réfléchir sur les relations hommes-femmes. D'où est venue cette idée ?

Véronique Durupt : Ce projet m'a été proposé par Jean-Luc Dussort, coordinateur du pôle jeunesse de la MJC Bréquigny et Benoît Bauchy, animateur, car ils travaillent depuis longtemps sur les questions de discriminations et du masculin-féminin. J'ai accompagné des jeunes danseurs hip-hop, avec leurs spécialités, sur le plan dramaturgique pour savoir ce qu'ils avaient envie de dire sur le sujet et comment les danses des uns et des autres pouvaient s'interpeller. Je leur ai amené des univers chorégraphiques différents, comme Pina Bausch et Anna Teresa de Keersmaeker, issues de l'école allemande. Ils s'en sont emparés, parfois avec réticence. Les détours vers d'autres pratiques que la danse hip-hop sont très importants pour nourrir leurs univers. C'est bien d'aller voir complètement ailleurs, sans renier la genèse de son travail.

Qu'est-ce qui en est ressorti ?

C'est un spectacle sur l'altérité. Des fois, on est dans l'accueil, la défense ou l'observation. Tout ça fait qu'une relation est complexe mais riche car elle nous fait découvrir des choses. Il y a eu pour eux la découverte de travailler sur une thématique commune et de nourrir son propre langage gestuel.

Vous êtes principalement metteuse en scène, pourquoi avoir choisi la danse hip-hop pour aborder ce sujet ?

Je viens du théâtre gestuel donc je m'intéresse énormément à la danse, comme toute autre forme de représentation. Il y a un investissement corporel fort. J'ai accepté la direction artistique d'*Alternatives* parce qu'il y a une complicité entre les porteurs du projet et moi sur ces questions sociétales engagées. Et je m'intéresse beaucoup à la danse hip-hop, à son émergence et son arrivée en France. Quant à la rencontre avec les jeunes danseurs, c'est réjouissant de voir des artistes, amateurs et semi-professionnels, s'emparer d'une question comme ça et chercher à y répondre avec leurs univers, leurs imaginaires et même leurs peurs.

Est-ce que la danse permet de mieux prendre conscience de son corps ?

Oui, elle donne d'autres outils ! Sur scène, il y a un mouvement par rapport à l'espace. Ce mécanisme d'impression sensorielle va nous permettre d'écrire avec notre corps. Donc automatiquement, on accueille des émotions, des énergies, des rythmes, des silences. J'aime bien le mot de « vocabulaire » qui recherche, avec une syntaxe et une grammaire propres, une dramaturgie du geste et des tensions dramatiques pour porter quelque chose. Dans la genèse d'un spectacle, on doit toujours l'alimenter et le redécouvrir. En tant qu'artiste, c'est aussi notre travail.

En 2012, vous avez travaillé avec des élèves de l'Établissement Régional d'Enseignement Adapté (EREA) de Rennes sur les thèmes de la boxe et du respect. Comment cela s'est mis en place ?

Je travaille avec l'EREA depuis plus de six ans sur des projets artistiques autour du masculin-féminin. Le but est d'impulser un spectacle avec les jeunes, à travers des improvisations, des recherches et des thèmes. Nous avons beaucoup travaillé sur l'écriture gestuelle. Cela leur a permis de découvrir leurs corps comme moyen d'expression. Pour ce spectacle, on s'est inspirés des cordes qui composent le ring et autour du masculin-féminin, de

l'offensif et du défensif dans des duos composés d'un personnage fragile et l'autre plus fort. En mars dernier, j'ai fini un nouveau projet avec des élèves autour de la figure de l'acteur dans le cinéma muet. Les personnages, habillés et maquillés en noir et blanc, se rencontrent de façon positive, des fois négative, et explorent leur altérité.

Comment réagissent-ils face à ces questions de masculin-féminin, relations hommes-femmes ?

On discute beaucoup de ça ! Il y a de nombreux questionnements, de la pudeur, de la défense. C'est complexe de toute manière et c'est intéressant ! Au niveau de la question artistique, ils ne sont plus filles ou garçons, ils sont interprètes. On s'entraide comme une vraie équipe.

Ce sont des personnes dites en grande difficulté scolaire, est-ce que créer un spectacle sur le long terme leur permet d'avoir une cohésion ?

J'aime bien le mot cohésion. De partage, de confiance en eux-mêmes, dans les autres, d'affirmation, de ce qu'ils ont envie de faire et de quelle manière, leurs goûts, de travailler une curiosité. Ils se rendent compte également que tout est beaucoup plus compliqué qu'il n'y paraît et qu'ils ne sont pas les seuls à avoir des difficultés. La question du sensible est aussi importante. Tout ça, c'est à travers la création de ce spectacle. C'est ça qui est intéressant.

Vous êtes également plasticienne et art-thérapeute. Qu'est-ce que l'art en général apporte dans sa recherche d'identité ?

Plein de choses ! Faire une pratique artistique, notamment pour des personnes en difficulté, permet de développer leur sensorialité, leur goût, leur style, leur conscience d'être, découvrir l'autre... C'est beau, bon, ça fait du bien ! (Sourire) Tout le monde a ce droit qui nous permet d'agir sur le monde. C'est important. Cela permet de se battre aussi contre des évidences, des préjugés, d'être ouverts sur l'autre et soi-même. C'est aussi pour ça que je fais ce métier-là. Tous ces publics m'apportent énormément. Mon travail en est enrichi. ■

PASSIONNANTE DÉROUTE

Justine Curatolo, chanteuse, et Paloma Fernandez Sobrino, comédienne, présenteront en avant-première *Déroute (2)*, le 15 mai au théâtre du Vieux Saint-Etienne, à Rennes. Rencontre avec la comédienne et Nathalie Elain, à la direction d'acteurs.



YEGG : D'où est partie l'idée de la première version *Déroute*, en 2009 ?

Paloma Fernandez Sobrino : Je voulais, et veux toujours, parler de ma grand-mère. De sa vie particulière et très commune en même temps. De nombreuses femmes peuvent avoir la même histoire. Elle s'est mariée par amour avec un homme qu'elle a choisi. Elle était pleine d'espoir. Et puis, ça a été la déception de ses rêves de jeune fille. Malgré ça, elle a réussi à en faire un jardin de joie. C'est ce qui m'intéresse : comment elle a détourné l'échec et la déception. Sans en faire l'apologie, sans jugement. Simplement faire un focus sur une vie en particulier, commune à beaucoup de femmes.

Cela peut correspondre à une époque, mais aujourd'hui ?

Nathalie Elain : Ça contredit une idée toute faite. Dire

que l'on peut trouver du bonheur dans toutes les prisons... L'idée, c'est de ne pas porter un regard noir ou blanc sur le sujet.

PFS : L'histoire de ma grand-mère, dans l'Espagne profonde, très religieuse... On cherche le pourquoi de ce choix, est-ce que c'est un vrai choix ? On pourrait se dire que ce n'est plus d'actualité mais ça l'est et le sera encore longtemps malheureusement...

Vous avez recueilli de nombreux témoignages pour bâtir la première version, et vous soulignez avec la 2e version ne pas vouloir parler des femmes mais d'une femme...

PFS : Oui, c'est une histoire fictive, ce n'est pas ma grand-mère précisément. On l'a inventée. Ce qui m'intéresse, c'est le très personnel et l'universel. Mais ce n'est pas l'histoire des femmes en général. On parle aussi du poids de la religion qui était

très importante dans l'éducation. Une éducation par la peur. Que je croise avec la semaine Sainte espagnole, avec les processions. Ça me passionne cette vision sacrée de la Vierge. Et il y a la complexité de l'être humain, rempli de contradictions. Rien n'est évident. C'est le gris que je trouve passionnant.

NE : On sent le poids, la potentialité, c'est lourd, ça enferme, ça transcende, ça permet de dépasser sa condition par la foi. Il n'y a pas là de discours religieux, ni pro, ni anti. Il y a un respect de cette relation ancienne. Qui libère certaines personnes et qui en enferme d'autres.

La première forme était singulière : dans une caravane, avec un seul spectateur. Pourquoi présenter *Déroute (2)* dans un théâtre pour 20 personnes ?

PFS : En 2012, aux Tombées de la nuit, je me suis rendue compte qu'il fallait jouer devant plus de spectateurs. Qu'il y avait une potentialité d'aller plus loin, dans le côté psychologique et dans les contradictions. J'ai décidé de travailler avec Nathalie car je ne pouvais faire ce travail seule. Et de rajouter Justine Curatolo, qui chante, ça permettait de développer le dédoublement, d'enrichir le côté intérieur. Tout en gardant le rapport à l'intime. Qui est souvent très dérangeant.

Niveau mise en scène, un tissu blanc enferme les deux personnages, symbole de la robe de mariée mais aussi référence à la camisole...

NE : Évidemment, il y a la métaphore de la robe.

Mais il y a aussi l'image d'une seule femme, en miroir, un corps et une voix. Cela met le propos en perspective, il n'y a jamais de relation frontale. On est toujours dans un tremblé, même quand elles disent la même chose.

PFS : Ça marque toute la complexité, la non vérité absolue, la folie, l'enfermement...

Vous évoquez le romantisme au sens littéraire du terme. Avec des personnages en proie au doute, aux erreurs... Vous pensez qu'aujourd'hui on voue un culte, surtout chez les femmes, aux parcours sans faute ?

PFS : Complètement ! On est Super Woman aujourd'hui.

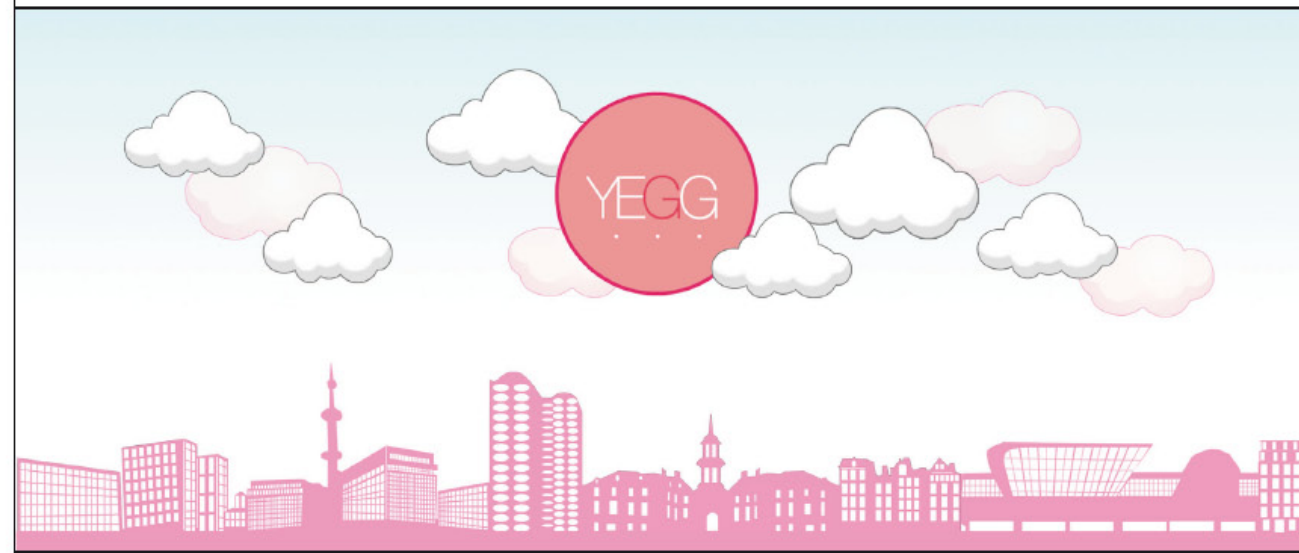
NE : La liberté, c'est d'assurer totalement, sur tous les fronts. Sinon on a raté sa vie. Aujourd'hui, la pression a augmenté. La liberté coûte cher. Je ne suis pas militante mais je suis très concernée par la question au quotidien.

PFS : Pareil, sans parler de féminisme, j'ai plein de choses à dire en tant que femme.

Jouer dans une église réhabilitée en théâtre, c'est le clou du spectacle ?

PFS : (Rires) Pour moi, c'est le plus beau théâtre de Rennes. Il est à la fois très spectaculaire et très humble. C'est un petit théâtre qui n'a l'air de rien et il est parfait pour ce spectacle, en effet, avec un décalage dans la mise en scène. C'est mon rêve de jouer là !

| MARINE COMBE



bref

C'EST LA FÊTE !

Le 24 mai se déroulera la 5e édition de La Fête, une manifestation pour petits et grands proposée par l'Armada Productions, au Jardin Moderne de Rennes. De 12h à 19h sont organisés ateliers et animations autour de la musique, et des siestes musicales avec Astrid Radigue (Furie), de la danse hip-hop avec des battles, mais aussi de la bande-dessinée, des jeux vidéos ou encore des tatouages éphémères. Bref, c'est la fête !

bref

à

l'

affiche

chiffre du mois

2e

édition du Brunch des créateurs, les 24 et 25 mai à la Halle Martenot, organisée par Rennes à coup de cœur.

chiffre du mois

yegg aime la danse

AGITATION

Les 27, 28 et 31 mai - Triangle, Rennes

bref

PSYCHÉ ITINÉRANT

The Last Morning Soundtrack, Ladylike Lily, Chapelier Fou, Auden ont en commun leur participation à Court Circuit, orchestré par l'Antipode MJC depuis 2011. Pour la 5e édition, c'est la déjantée Nefer-titi in the Kitchen qui entre dans l'arène du 3 au 5 juin. Le groupe de rock psychédélique installera son cabaret dans des habitations, structures de vie ou lieux de passage du côté de Cleunay - Arsenal Redon - La Courrouze.

bref

à

l'

affiche

culture
DU CLASSIQUE LUDIQUE

Du 13 au 17 avril, dans le cadre de la préparation du Festival Marmaille 2015, le duo Mamimoro, aka Mami Chan et Pascal Moreau, a tenu une résidence à l'Antipode de Rennes pour leur spectacle musical « Okonomiyaki ».



© CÉLIAN RAMIS

Plus très populaire au Japon, l'okonomiyaki est une sorte d'omelette dans laquelle on ajoute tout ce que l'on désire. Mami Chan et Pascal Moreau ont voulu utiliser cette idée nippone pour l'appliquer à la musique classique : de la guitare, du piano, une scénographie design, le tout pour rendre ce type de musique qui semble souvent austère et complexe aux enfants, plus accessible et « chercher un moyen d'apprendre la musique de manière plus ludique et amusante » explique Mami Chan. L'artiste japonaise installée en France depuis une quinzaine d'années, vit aujourd'hui en Normandie. Son parcours est relativement atypique et c'est ce qui l'a menée à travailler avec Pascal Moreau, passé du grunge au noise puis à la toy-musique. Par ras-le-bol, elle quitte le Conservatoire à 20 ans et après différents boulots, se rend compte qu'elle veut exercer sa musique. Pourtant, elle était selon elle « formatée par sa formation classique et voulait partir pour voir ce que c'était le vrai rock ». Elle s'envole ainsi pour Londres avant de gagner la France et commencer à faire

de la musique actuelle, très pop, sous forme de spectacles, puis sort l'album *Town of Tiny Loops* en 2010 où se mêlent le synthé, les notes joyeuses et poétiques et sa voix sucrée et enfantine. « Plus tard j'ai recommencé à écouter du classique et ça m'a touché. C'est une musique très libre, beaucoup plus complexe que ce que j'écoutais auparavant. C'est une langue universelle. », raconte-t-elle. La résidence des deux artistes à l'Antipode est la seconde d'une série de quatre qui se tiendront ensuite en juin à Dijon puis septembre : « On sait ce à quoi on veut arriver mais pas encore exactement comment. La résidence n'est pas que de la création, c'est aussi de la simplification », selon Pascal Moreau. Il n'en reste pas moins que leur but est de faire un spectacle rigolo, décalé, très loin du classique mais sobre, notamment au niveau de la création vidéo en blanc sur noir imaginée par l'illustratrice Alexandra Blanchon alias Mamzelle Crevette qui mettra en valeur les différents tableaux musicaux créés par le duo pour satisfaire, on l'espère, les oreilles aiguisées des petits.

| LAURA LAMASSOURRE

L'ÉQUIPE DE YEGG
VOUS SOUHAITE
DE FAIRE CE QU'IL VOUS PLAÎT

Musique

HOMELAND
HINDI ZAHRA
AVRIL 2015

Hindi Zahra nous emmène en ballade dans son *Homeland*. Son port d'attache pour écrire une partie de l'album : le Maroc. Sa terre d'accueil depuis l'adolescence : la France. La chanteuse navigue entre les cultures, en chantant en anglais principalement mais aussi en français et en berbère, et propose un métissage des styles musicaux, entre jazz, blues et pop, qui sonne parfois à la Portishead ou Pink Martini, le tout teinté de percussions destinées à nous embarquer dans une musique nomade, aérée et chaleureuse. Hindi Zahra y parle d'amour, on pense à la délicieuse chanson « Silence », dans un album poétique et romantique, festif et pudique, qui nous offre un pur instant d'évasion. *Homeland* est de ceux que l'on écoute pour danser, rêver, voyager, par une chaude nuit d'été ou lors d'une soirée conviviale autour d'un apéro qui s'éternise. Un album frais, qui fait du bien.

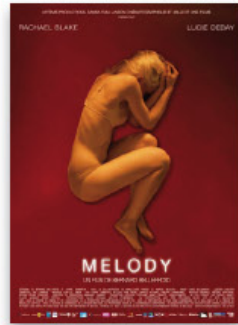


MARINE COMBE

Cinéma

MELODY
BERNARD BELLEFROID
MAI 2015

Melody est une jeune coiffeuse itinérante. Modeste, les problèmes d'argent elle connaît mais la jeune femme a aussi ses rêves. Son grand projet, c'est d'ouvrir son propre salon de coiffure. Pour cela elle va décider de devenir mère porteuse. L'argent reçu en échange lui servira à engager les sommes nécessaires à l'ouverture du salon. La rencontre avec Emily, une riche anglaise et femmes d'affaires redoutable sera déterminante pour ces deux femmes. Celle-ci deviendra commanditaire du bébé qu'elle ne peut avoir. Grâce aux performances intenses de Rachel Blake et Lucie Debay, la relation qui s'installe entre Melody et Emily se révèle absolument bouleversante. Les deux femmes sont liées par la naissance de l'enfant mais aussi par leur amitié et le respect qu'elles ont l'une pour l'autre. Et c'est bien là tout l'intérêt du film, c'est à travers le langage et la transmission des émotions interprétées et moins grâce au récit que l'histoire s'avère riche et sincère. Le réalisateur Bernard Bellefroid l'a bien compris et utilise au mieux ses deux actrices pour qui chacune le défi est de taille. Ce couple de personnages leur vaudra le prix des meilleures actrices au Festival du Film du Monde de Montréal. *Melody* aborde avec sensibilité et délicatesse la question de la maternité et de la gestation pour autrui.

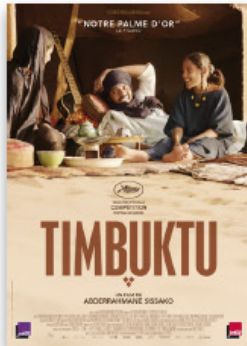


CÉLIAN RAMIS

Dvd

TIMBUKTU
ABDERRAHMANE SISSAKO
AVRIL 2015

Timbuktu raconte le quotidien d'une ville africaine mythique aux confins du Sahara Occidentale aux mains des djihadistes. Comment concilier un rythme de vie ancestrale avec les nouvelles règles de vie des extrémistes religieux venant imposer leur charia et semer la terreur dans des bourgades n'aspirant qu'à vivre en paix ? Toute la beauté du film réside dans ce savant mélange entre horreur et beauté. La photographie superbe met à l'honneur un décor que le réalisateur a pu observer dans ce Mali qu'il connaît bien. Entre les paysages ocre filmés avec une patience infinie et la longue sérénade du fleuve qui traverse les plaines désertiques, Abderrahmane Sissako nous fait aimer ce cadre enchanteur. Pour autant, c'est avec la même énergie qu'il s'en prend aux salafistes, se postant au chevet des interdits, il filme l'opresseur et le résistant avec distanciation, use de la rupture de tons et d'un humour osé et téméraire. *Timbuktu* rend grâce aux femmes, intrépides et premières victimes des djihadistes, en appelle à leur courage et à la course à la vie. La ville tombée en 2012 aux mains des intégristes puis reprise en janvier 2013 par les français et maliens est le théâtre d'une actualité brûlante très vite recyclée en sujet de film par le réalisateur mauritanien. Il reconstitue cette occupation pour le grand écran et il le fait avec une formidable liberté. Une narration libre, quasi chorégraphiée qui pousse le spectateur à s'éveiller et s'interroger.

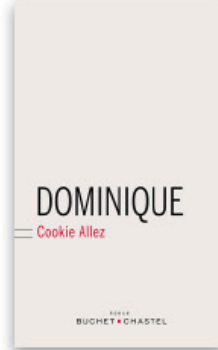


CÉLIAN RAMIS

Livre

DOMINIQUE
COOKIE ALLEZ
JANVIER 2015

Fidèle aux éditions Buchet/Chastel, *Cookie Allez* revient sur la scène littéraire avec ce roman social. En 2002, France et Gabriel deviennent les parents de Dominique. Un prénom mixte assorti à une éducation progressiste dans laquelle l'enfant pourra s'épanouir sans stéréotype autour de son sexe, et même choisir son identité sexuelle en grandissant. La question du genre écartée, le couple devra faire face à des difficultés inattendues, créatrices de scènes cocasses et croustillantes. Le quotidien de cette famille dépassée mais déterminée intrigue le lecteur qui tente de percer le mystère qui règne jusqu'à la dernière page. On dévore glotonnement cette histoire réaliste et plausible, pourvue d'un humour assez fin, parfois loufoque, en se laissant voguer sur l'imaginaire contemporain de l'auteure qui invite à la réflexion et à l'engagement.



MARINE COMBE

TIRAMISU AU CAFÉ

par Candy



Battez les jaunes, le sucre et la vanille en crème épaisse. Ajoutez le mascarpone et incorporez les blancs d'œufs, préalablement et délicatement battus en neige ferme. Trempez les biscuits cuillère dans les 2 cafés chauds et l'Amaretto. Les écraser grossièrement et les répartir au fond du plat. Recouvrez avec la crème. Puis laissez reposer 10 heures minimum au frais. Au moment de servir, saupoudrez le tiramisu de chocolat Van Houten.

Pizzeria La Pimprenelle
22, rue d'Antrain, Rennes
02 99 27 46 80



© CELIAN RAMIS

YEGG & THE CITY

Episode 20 : Quand je me suis fait masser les pieds

La réflexologie plantaire, on en entend parler mais on ne sait pas toujours à quoi ça correspond. Un après-midi ensoleillé, me voilà dans la salle d'attente d'Esmeralda Guzman, professionnelle exerçant boulevard de la Liberté à Rennes. « Vous avez recherché des infos sur la réflexologie plantaire ? », me demande-t-elle, en me posant une serviette chaude et légèrement humide sur les pieds. Oubliez tout ce que vous avez lu, profitez simplement de la séance. » Le corps étendu sur le dos, un drap le recouvrant en partie, un gant disposé sur les yeux pour les reposer, les jambes nues... le massage débute pour une durée de 40 minutes. Plusieurs phases se succèdent au cours de cette séance et au fil des mouvements effectués par Esmeralda, à différents endroits du pied et de la cheville. Le cerveau bouillonne, cherchant à comprendre

la corrélation entre les points massés et les parties du corps impactées. Lâcher prise, se détendre, ne plus lutter contre l'esprit qui semble vouloir tout rationaliser, une ritournelle agaçante qui résonne et empêche justement le bon déroulement du processus. Et puis, sans s'en apercevoir, les pensées ne se concentrent plus sur les mouvements circulaires des doigts de la professionnelle, ou les points sur lesquels elle s'attarde, appuie ou masse avec tact et fluidité. Le corps s'enfonce dans la table, je me sens dans un demi-sommeil, saisie par la chaleur apaisante du relâchement et de la quiétude. Le réveil est doux, agréable. « Je ne suis pas médecin, je ne prescris rien et je ne fais pas de diagnostic. Je suis là pour apaiser la fatigue liée au stress, principalement », explique Esmeralda Guzman. Rien que ça, c'est déjà le pied...

| MARINE COMBE

CAROLE BOHANNE CÉLINE JAUFFRET ANA SOHIER ANNE-KARINE LESCOOP
ANNE LE RÉUN BÉATRICE MACÉ ANNE CANAT SYLVIE BLOTTIERE ÉVELYNE FORCIOLI YUNA LÉON
BRIGITTE ROCHER FANNY BOUVET MARIE-LAURE COLAS GAËLLE AUBRÉE DORIS MADINGOU
KARINE SABATER ARMELLE GOURVENEC MARIA VADILLO
NADINE CORMIER ESTELLE CHAIGNE ALIZÉE CASANOVA GAËLLE ANDRO VÉRONIQUE NAUDIN
FRÉDÉRIQUE MINGANT DOMINIQUE IVOAS-DANTEC
LAURENCE IMBERNON CÉLINE DRÉAN VALÉRIE LYS NATHALIE APPÉRÉ MATHILDE & JULIETTE ANOUCK MONTEUIL
ISABELLE PINEAU NATHALIE APPÉRÉ ÉMILIE AUDREN MARIE HELLIO
ANNE LE HENAFF MARINE BACHELOT CHLOÉ DUPRÉ
DOROTHÉE PETROFF GÉRALDINE WERNER
GWENAËLE HAMON MARION ROPARS
CATHERINE LEGRAND
JEN RIVAL



LES FEMMES QUI COMPTENT, CHAQUE MOIS DANS YEGG



LE FÉMININ RENNAIS
NOUVELLE GÉNÉRATION



YEGGMAG.FR